

elle prendre ? Elle eut été fort embarrassée de le dire. Elle regardait de tous les côtés, l'air fort mécontent, — contre les chars, probablement — et semblait être en retard elle aussi.

Tout-à-coup je la vis saluer un jeune homme. C'était monsieur René. Vous connaissez monsieur René ; il étudie le notariat, il est en troisième année, et a l'air très comme il faut : chapeau dernière forme, canne française, pardessus beige, cravate en crêpe de chine, gants beurre frais, col et manchettes bien glacés, pantalon gris perle parfaitement plié et relevé au bas pour laisser voir une chaussure en cuir de Russie ; avec cela une cigarette dont l'arôme parvenait jusqu'à moi.

Il a l'air très bien. Je le connais de vue... il me connaît aussi, mais nous ne nous sommes jamais parlé.

En apercevant Lucette, il fit un salut un peu froid, pour ne pas froisser son pardessus neuf, et dit à Lucette :

— *Mademoiselle*, agréez mes excuses réitérées, si je me suis fait attendre une minute...

Je ne pus m'empêcher de rire. L'entendez-vous ? *Mademoiselle*, agréez mes excuses réitérées... J'en ai assez de monsieur René ; parole d'honneur, je ne voudrais jamais d'un homme qui me dirait une phrase comme celle-là.

— Oui, en effet, répondit Lucette, vous vous êtes fait attendre et je commençais à désespérer

— A désespérer ?

— Et j'étais résolue à ne plus attendre.

— *Mademoiselle* Lucette, veuillez croire qu'il n'y a aucunement de ma faute, et vous êtes si charmante qu'il ne vous sied pas du tout de faire la méchante.

Et Lucette recevait ces compliments avec un sourire qu'elle s'efforçait de dissimuler sous son voile pâle qui rougissait avec elle.

— Je vous jure que cette fois est la dernière, *Mademoiselle*... (c'était solennel) Et dites-moi que vous ne m'en voulez pas.

— ...Non.

— Tant mieux ! Et devez-vous toujours monter dans l'ouest faire vos emplettes ?

— Oui, mais pour vous punir, nous allons nous y rendre à pied.

— Puissiez-vous me punir souvent ainsi... *Mademoiselle* !

Et ils partirent en se faisant tant de civilités, que je craignais, sincèrement, qu'il ne tombât

RETOUR DU CLUB



M. Fétard (légèrement ému,) serre fraternellement sur son cœur, à trois heures du matin et sur la rue St-Jacques, un poteau de télégraphie.—Va-t-il bientôt... passer. Cet imbécile... avec sa voiture... voilà une heure... qu'il... bouche le trottoir.

dans quelque mare très menaçante et peu engageante, je vous l'assure.

Enfin ils sont partis et je regrette n'avoir pas entendu le reste ; ils avaient bien commencé, et ça promettait.

Quant à moi, j'en ai assez de Monsieur René :

Il n'a pas de moustache, et puis je lui ai découvert un petit bouton sous l'oreille gauche... j'en ai assez !

Savez-vous, lecteurs que c'est un coin exceptionnel pour les rencontres, le coin des rues St-Denis et Ste Catherine ?

C'est Mademoiselle Octave qui s'en vient. De toute éternité elle était destinée à être musicienne. Tresse attachée en mandoline, boucles en accordéon, bons pieds pour jouer des pédales, voix de trombone, enfin c'est une jeune fille prédestinée !

En la voyant venir, de loin, vous diriez un violoncelle. Elle est adonnée à la musique et méprise tout ce qui est mondain. Elle ne porte pas de manches à la mode et présente le plus beau modèle de basse qu'on puisse voir : Grand cou, épaules bien avalées, taille... de violon, hanches très prononcées, enfin c'est frappant. Mais

Elle n'est pas du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin,

et il lui répugne souverainement de voyager avec cette plèbe vulgaire qui encombre les tramways à cette heure de l'après-midi. Elle va à pied, et lorsque je la vis passer, elle repassait dans sa tête mille sons divins qui disparaîtront vite quand elle prendra son violon ou sa guitare.

Elle passe.

Une autre rencontre.

— Bonjour, comment vas-tu, Gustave ?

— Très bien et toi, Joseph ?

Et Gustave de présenter la main à Joseph et Joseph de faire des contorsions pour enlever ses gants afin de donner *palle blanche* à son ami.

Ils ont tort ceux-là qui disent que nos jeunes gens ne sont pas polis. Ils sont même comiques avec leurs politesses. Ma foi, ça doit leur coûter cher s'ils ôtent leurs gants, chaque fois qu'on leur présente la main, car ça doit les user...

— Est-ce vrai, Joseph, que la *Revue Nationale* a refusé la pièce d'Arthur ?

— Oui, c'est lui même qui me l'a dit.

— Pauvre Arthur, il avait bien travaillé, elle était bonne sa poésie, c'est moi qui la lui ai corrigée.

— Faut dire qu'elle avait un fichu titre pour une pièce de vers : *Désillusion* !

— Aussi le directeur, n'aimant pas les *désillusions* lui a renvoyé sa pièce, ce qui a du lui en causer une vraie à lui.

— Alors son portrait ne paraîtra pas encore ; c'est regrettable. Il y a six mois qu'il n'a pas été voir le coiffeur afin d'avoir l'air plus poète sur la photographie qu'il voulait envoyer à la *Revue Nationale*.

— Désillusion !

— Il devrait se mettre à corriger son œuvre, maintenant : ça doit l'avoir inspiré.

— C'est malheureux ; il était convenu entre lui et moi qu'il me donnerait la moitié de sa rémunération si sa pièce était acceptée.

— Alors, n'attends pas cette primo

RÉPONSE BRUTALE



Elle.—Eh bien, Réginald, qu'a dit papa ?
L'amoureux conduit.—Ça ne peut pas s'expliquer... tout ce que je puis vous dire, c'est que sa réponse m'a causé une grande douleur.

pour te faire couper les cheveux. On est à la veille de te prendre pour un poète, toi aussi.

— Pas de malice, Gustave, tu sais bien que c'est simplement par négligence que ma chevelure est si longue.

— Oui, je comprends ; chevelure *négligée*.

— Tu seras bien toujours le même ; tiens ! au revoir, voilà mon char. Si tu vois Arthur, dis-lui que j'irai le voir demain soir.

— Oui, je n'y manquerai pas.

Les chars venaient. Gustave présente de nouveau la main à Joseph. J'eus peur pour ses gants, mais, par bonheur, il ne les avait pas remis.

Enfin voilà mon char, oui, c'est lui. Vite je me prépare à y monter quand j'entends derrière moi une de mes amies, Alice. Vous ne la connaissez pas, il y a à peine une semaine qu'elle est ici ; elle vient de Sherbrook.

— Bonjour, Eglantine.

— Comment, c'est toi ?

— Moi-même ! Mais où donc vas-tu comme ça ?

— Je suis très pressée, excuse moi je prends ce char.

— Bah ! attends donc l'autre, il va passer dans une minute...

O faiblesse humaine ! mon amitié fléchit et je laisse passer le tramway qui était bondé du reste.

— Ma chère Alice, où vas-tu de ce pas ?

— Ne m'en parle pas, je suis tout en nage. Je cours chez une modiste. Elle m'a dit d'y aller avant cinq heures et je n'y suis pas encore allée.

— Et moi je sors de chez la mienne, il y a une minute. Imagine toi que maman m'a acheté une magnifique robe de brocart toute garnie de guipure, tout-à-fait comme celle de Gertrude de V. ; tu sais, elle se vantait qu'elle était la seule à avoir cette toilette, mais je vais bien rire, dimanche ; je dois veiller avec elle et la mienne sera plus fraîche que la sienne.

— Ce sera très chic et tu seras bien toujours la plus jolie.

— Flatteuse, il me faudrait ta taille pour bien paraître.

— Pas possible ! tais-toi donc, petite moqueuse ; tu es bien toujours la même !

— Dis donc, Eglantine, y a-t-il longtemps que tu as vu Lucien ?

— Ne m'en parle pas, ma chère, nous sommes en brouille depuis le commencement du carême.

— Vraiment ? c'est qu'il a voulu faire pénitence, et rien ne lui paraissait plus pénible que de cesser